

L'ouverture selon Google : « The meaning of open » traduit en français

Le Framablog termine l'année avec une traduction de poids qui offre quelque part une excellente transition entre la décennie précédente et la décennie suivante, parce que le vaste sujet évoqué sera, mais en fait est déjà, un enjeu crucial pour l'avenir.



Le mot « **open** » est servi à toutes les sauces en ce moment dans le monde anglophone. Un peu comme l'écologie, c'est un mot à la mode qui pénètre de plus en plus de domaines, et tout le monde se doit de l'être ou de feindre de l'être sous peine d'éveiller les soupçons, voire la réprobation.

Mais dans la mesure où il n'en existe pas de définition précise, chacun le comprend comme il veut ou comme il peut. Et l'écart peut être grand entre un logiciel libre et une multinationale qui se déclarent tous deux comme « open ». Une multinationale comme **Google** par exemple !

Il n'est pas anodin que le vice-président de la gestion des produits et du marketing, [Jonathan Rosenberg](#), ait pris aujourd'hui sa plume pour publiquement expliquer (ou tenter d'expliquer) dans le détail ce que Google entendait par « open », dans un récent billet du blog officiel de la société intitulé, excusez du peu, [The meaning of Open](#) (comme d'autres s'interrogent sur [the meaning of life](#)).

Tout comme l'autre géant Facebook, Google est en effet

actuellement sous la pression de ceux qui, entre autres, s'inquiètent du devenir des données personnelles traitées par la société^[1]. Et cette pression ira croissante au fur et à mesure que Google aura une place de plus en plus grande sur Internet, à grands coups de services qui se veulent à priori tous plus intéressants les uns que les autres.

« Don't be evil » est le [slogan](#) à double tranchant que s'est donné Google. Nous ne sommes certainement pas en face du diable, mais ce n'est pas pour autant que nous allons lui accorder le bon Dieu sans confession.

À vous de juger donc si, dans le contexte actuel, ce document est une convaincante profession de foi.

Nous avons choisi de traduire tout du long « open » par « ouverture » ou « ouvert ». L'adéquation n'est pas totalement satisfaisante, mais laisser le terme d'origine en anglais eut été selon nous plus encore source de confusion.

L'ouverture selon Google

[Google and The meaning of open](#)

Jonathan Rosenberg – 21 décembre 2009 – Blog officiel de Google

(Traduction non officielle Framalang : Goofy et Olivier)

La semaine dernière j'ai envoyé un email interne sur le sens de « l'ouverture » appliquée à Internet, Google et nos utilisateurs. Dans un souci de transparence, j'ai pensé qu'il pouvait être opportun de partager également ces réflexions à l'extérieur de notre entreprise.

Chez Google nous sommes persuadés que les systèmes ouverts l'emporteront. Ils conduisent à davantage d'innovation, de valeur, de liberté de choix pour les consommateurs et à un écosystème dynamique, lucratif et compétitif pour les entreprises. Un grand nombre d'entre elles prétendront à peu

près la même chose car elles savent que se positionner comme ouvertes est à la fois bon pour leur image de marque et totalement sans risque. Après tout, dans notre industrie il n'existe pas de définition précise de ce que peut signifier « ouvert ». C'est un terme à la [Rashomon](#) (NdT : *expression issue du [film éponyme](#) de Kurosawa*) : à la fois extrêmement subjectif et d'une importance vitale.

Le thème de l'ouverture est au centre de nombreuses discussions ces derniers temps chez Google. J'assiste à des réunions autour d'un produit où quelqu'un déclare que nous devrions être davantage « ouverts ». Il s'ensuit un débat qui révèle que même si l'« ouverture » fait l'unanimité, nous ne sommes pas forcément d'accord sur ce qu'elle implique concrètement.

Face à ce problème récurrent, j'en arrive à penser que nous devrions exposer notre définition de l'ouverture en termes suffisamment clairs, afin que chacun puisse la comprendre et la défendre. Je vous propose ainsi une définition fondée sur mes expériences chez Google et les suggestions de plusieurs collègues. Ces principes nous guident dans notre gestion de l'entreprise et dans nos choix sur les produits, je vous encourage donc à les lire soigneusement, à les commenter et les débattre. Puis je vous invite à vous les approprier et à les intégrer à votre travail. Il s'agit d'un sujet complexe et si un débat à lieu d'être (ce dont je suis persuadé), il doit être ouvert ! Libre à vous d'apporter vos commentaires.

Notre définition de l'ouverture repose sur deux composantes : la technologie ouverte et l'information ouverte. La technologie ouverte comprend d'une part l'open source, ce qui veut dire que nous soutenons activement et publions du code qui aide Internet à se développer, et d'autre part les standards ouverts, ce qui signifie que nous adhérons aux standards reconnus et, s'il n'en existe pas, nous travaillons à la création de standards qui améliorent Internet (et qui ne profitent pas seulement à Google). L'information ouverte

comprend selon nous trois idées principales : tout d'abord les informations que nous détenons sur nos utilisateurs servent à leur apporter une valeur ajoutée, ensuite nous faisons preuve de transparence sur les informations les concernant dont nous disposons, et enfin nous leur donnons le contrôle final sur leurs propres informations. Voilà le but vers lequel nous tendons. Dans bien des cas nous ne l'avons pas encore atteint, mais j'espère que la présente note contribuera à combler le fossé entre la théorie et la pratique.

Si nous pouvons incarner un engagement fort à la cause de l'ouverture, et je suis persuadé que nous le pouvons, nous aurons alors une occasion unique de donner le bon exemple et d'encourager d'autres entreprises et industries à adopter le même engagement. Et si elles le font, le monde s'en trouvera un peu meilleur.

Les systèmes ouverts sont gagnants

Pour vraiment comprendre notre position, il faut commencer par l'assertion suivante : les systèmes ouverts sont gagnants. Cela va à l'encontre de tout ce en quoi croient ceux qui sont formatés par les écoles de commerce, ceux qui ont appris à générer un avantage compétitif durable en créant un système fermé, en le rendant populaire, puis en tirant profit du produit pendant tout son cycle de vie. L'idée répandue est que les entreprises devraient garder les consommateurs captifs pour ne laisser aucune place à la concurrence. Il existe différentes approches stratégiques, les fabricants de rasoirs vendent leurs rasoirs bon marché et leurs lames très cher, tandis que ce bon vieux IBM fabrique des ordinateurs centraux coûteux et des logiciels... coûteux aussi. D'un autre côté, un système fermé bien géré peut générer des profits considérables. Cela permet aussi à court terme de mettre sur le marché des produits bien conçus, l'iPod et l'iPhone en sont de bons exemples, mais finalement l'innovation dans un système fermé tend à être, au mieux, incrémentale (est-ce qu'un rasoir à quatre lames est vraiment tellement mieux qu'un rasoir à

trois lames ?). Parce que la priorité est de préserver le statu quo. L'autosatisfaction est la marque de fabrique de tous les systèmes fermés. Si vous n'avez pas besoin de travailler dur pour garder votre clientèle, vous ne le ferez pas.

Les systèmes ouverts, c'est exactement l'inverse. Ils sont compétitifs et bien plus dynamiques. Dans un système ouvert, un avantage compétitif n'est pas assujéti à l'emprisonnement des consommateurs. Il s'agit plutôt de comprendre mieux que tous les autres un système très fluctuant et d'utiliser cette intuition pour créer de meilleurs produits plus innovants. L'entreprise qui tire son épingle du jeu dans un système ouvert est à la fois douée pour l'innovation rapide et la conception avant-gardiste ; le prestige du leader dans la conception attire les consommateurs et l'innovation rapide les retient. Ce n'est pas facile, loin de là, mais les entreprises qui réagissent vite n'ont rien à redouter, et lorsqu'elles réussissent elles peuvent générer de gigantesques dividendes.

Systemes ouverts et entreprises prospères ne sont pas inconciliables. Ils tirent parti de l'intelligence collective et incitent les entreprises à une saine concurrence, à l'innovation et à miser leur succès sur le mérite de leurs produits et pas seulement sur un brillant plan marketing. La course à la carte du génome humain est un bon exemple.

Dans leur livre [Wikinomics](#), Don Tapscott et Anthony Williams expliquent comment, au milieu des années 90, des entreprises privées ont découvert et breveté de grandes portions des séquences de l'ADN et ont prétendu contrôler l'accès à ces données et leur tarif. Faire ainsi du génome une propriété privée a fait grimper les prix en flèche et a rendu la découverte de nouveaux médicaments bien plus difficile. Et puis, en 1995, Merck Pharmaceuticals et le Centre de Séquençage du Génome de l'Université de Washington ont changé la donne avec une nouvelle initiative « ouverte » baptisée l'Index Génétique Merck. En trois ans seulement ils ont publié

plus de 800 000 séquences génétiques et les ont mises dans le domaine public et bientôt d'autres projets collaboratifs ont pris le relais. Tout cela au sein d'un secteur industriel où la recherche initiale et le développement étaient traditionnellement menés dans des laboratoires « fermés ». Par sa démarche « ouverte », Merck a donc non seulement modifié la culture d'un secteur entier mais aussi accéléré le tempo de la recherche biomédicale et le développement des médicaments. L'entreprise a donné aux chercheurs du monde entier un accès illimité à des données génétiques, sous forme d'une ressource « ouverte ».

Les systèmes ouverts permettent l'innovation à tous les niveaux, voilà une autre différence majeure entre les systèmes ouverts et fermés. Ils permettent d'innover à tous les étages, depuis le système d'exploitation jusqu'au niveau de l'application, et pas uniquement en surface. Ainsi, une entreprise n'est pas dépendante du bon vouloir d'une autre pour lancer un produit. Si le [compilateur GCC](#) que j'utilise a un bogue, je peux le corriger puisque le compilateur est open source. Je n'ai pas besoin de soumettre un rapport de bogue et d'espérer que la réponse arrivera rapidement.

Donc, si vous essayez de stimuler la croissance d'un marché entier, les systèmes ouverts l'emportent sur les systèmes fermés. Et c'est exactement ce que nous nous efforçons de faire avec Internet. Notre engagement pour les systèmes ouverts n'est pas altruiste. C'est simplement dans notre intérêt économique puisque un Internet ouvert génère un flot continu d'innovations qui attirent les utilisateurs et créent de nouveaux usages, pour finalement faire croître un marché tout entier. Hal Varian note cette équation dans son livre [Les règles de l'information](#) :

le gain = (la valeur totale ajoutée à une industrie) x (la part de marché dans cette industrie)

Toutes choses étant égales par ailleurs, une augmentation de

10% de l'un ou l'autre de ces deux facteurs devrait produire au résultat équivalent. Mais dans notre marché une croissance de 10% génèrera un revenu bien supérieur parce qu'elle entraîne des économies d'échelle dans tout le secteur, augmentant la productivité et réduisant les coûts pour tous les concurrents. Tant que nous continuerons d'innover en sortant d'excellents produits, nous prospérerons en même temps que tout notre écosystème. Nous aurons peut-être une part plus petite, mais d'un plus grand gâteau.

En d'autres termes, l'avenir de Google dépend de la sauvegarde d'un Internet ouvert, et notre engagement pour l'ouverture développera le Web pour tout le monde, y compris Google.

La technologie ouverte

Pour définir l'ouverture, il faut commencer par les technologies sur lesquelles repose Internet : les standards ouverts et les logiciels open source.

Les standards ouverts

Le développement des réseaux a toujours dépendu des standards. Lorsqu'on a commencé à poser des voies ferrées à travers les États-Unis au début du 19ème siècle, il existait différents standards d'écartement des voies. Le réseau ferré ne se développait pas et n'allait pas vers l'ouest jusqu'à ce que les diverses compagnies ferroviaires se mettent d'accord sur un écartement standard. (Dans ce cas précis la guerre de standards a été une vraie guerre : les compagnies ferroviaires sudistes furent obligées de convertir plus de 1100 miles au nouveau standard après que la Confédération eut perdu contre l'Union pendant la Guerre Civile.)

Il y eut un autre précédent en 1974 quand Vint Cerf et ses collègues proposèrent d'utiliser un standard ouvert (qui deviendrait le protocole [TCP/IP](#)) pour connecter plusieurs réseaux d'ordinateurs qui étaient apparus aux USA. Ils ne savaient pas au juste combien de réseaux avaient émergé et

donc « l'Internet », mot inventé par Vint, devait être ouvert. N'importe quel réseau pouvait se connecter en utilisant le protocole TCP/IP, et grâce à cette décision à peu près 681 millions de serveurs forment aujourd'hui Internet.

Aujourd'hui, tous nos produits en développement reposent sur des standards ouverts parce que l'interopérabilité est un élément crucial qui détermine le choix de l'utilisateur. Quelles en sont les implications chez Google et les recommandation pour nos chefs de projets et nos ingénieurs ? C'est simple : utilisez des standards ouverts autant que possible. Si vous vous risquez dans un domaine où les standards ouverts n'existent pas, créez-les. Si les standards existants ne sont pas aussi bons qu'ils le devraient, efforcez-vous de les améliorer et rendez vos améliorations aussi simples et documentées que possible. Les utilisateurs et le marché au sens large devraient toujours être nos priorités, pas uniquement le bien de Google. Vous devriez travailler avec les organismes qui établissent les normes pour que nos modifications soient ajoutées aux spécifications validées.

Nous maîtrisons ce processus depuis un certain temps déjà. Dans les premières années du [Google Data Protocol](#) (notre protocole standard d'API, basé sur XML/Atom), nous avons travaillé au sein de l'IEFT (Atom Protocol Working Group) à élaborer les spécifications pour Atom. Mentionnons aussi notre travail récent au WC3 pour créer une API de géolocalisation standard qui rendra plus facile le développement d'applications géolocalisées pour le navigateur. Ce standard aide tout le monde, pas seulement nous, et offrira aux utilisateurs beaucoup plus d'excellentes applications mises au point par des milliers de développeurs.

Open source

La plupart de ces applications seront basées sur des logiciels open source, phénomène à l'origine de la croissance explosive du Web de ces quinze dernières années. Un précédent historique

existe : alors que le terme « Open Source » a été créé à la fin des années 90, le concept de partage de l'information utile dans le but de développer un marché existait bien avant Internet. Au début des années 1900, l'industrie automobile américaine s'accorda sur une licence croisée suivant laquelle les brevets étaient partagés ouvertement et gratuitement entre fabricants. Avant cet accord, les propriétaires du brevet des moteurs à essence à deux temps contrôlaient carrément l'industrie.

L'open source de nos jours va bien plus loin que le groupement de brevets de l'industrie automobile naissante, et a conduit au développement des composants logiciels sur lesquels est bâti Google : Linux, Apache, SSH et d'autres. En fait, nous utilisons des dizaines de millions de lignes de code open source pour faire tourner nos produits. Nous renvoyons aussi l'ascenseur : nous sommes les plus importants contributeurs open source du monde, avec plus de 800 projets pour un total de 20 millions de lignes de code open source, avec quatre projets (Chrome, Android, Chrome OS et le Google Web Toolkit) qui dépassent chacun un million de lignes. Nos équipes collaborent avec Mozilla et Apache et nous fournissons une plateforme d'hébergement de projets open source (code.google.com/hosting) qui en accueille plus de 250 000. Ainsi, non seulement nous savons que d'autres peuvent participer au perfectionnement de nos produits, mais nous permettons également à tout un chacun de s'inspirer de nos produits s'il estime que nous n'innovons plus assez.

Lorsque nous libérons du code, nous utilisons la licence ouverte, standard, [Apache 2.0](http://www.apache.org/licenses/LICENSE-2.0), ce qui signifie que nous ne contrôlons pas le code. D'autres peuvent s'en emparer, le modifier, le fermer et le distribuer de leur côté. [Android](http://www.android.com) en est un bon exemple, car plusieurs assembleurs OEM ont déjà tiré parti du code pour en faire des choses formidables. Procéder ainsi comporte cependant des risques, le logiciel peut se fragmenter entre différentes branches qui ne

fonctionneront pas bien ensemble (souvenez-vous du nombre de variantes d'Unix pour station de travail : Apollo, Sun, HP, etc.). Nous œuvrons d'arrache-pied pour éviter cela avec Android.

Malgré notre engagement pour l'ouverture du code de nos outils de développement, tous les produits Google ne sont pas ouverts. Notre objectif est de maintenir un Internet ouvert, qui promeut le choix et la concurrence, empêchant utilisateurs et développeurs d'être prisonniers. Dans de nombreux cas, et particulièrement pour notre moteur de recherche et nos projets liés à la publicité, ouvrir le code ne contribuerait pas à atteindre ces objectifs et serait même dommageable pour les utilisateurs. La recherche et les marchés publicitaires se livrent déjà une concurrence acharnée pour atteindre les prix les plus justes, si bien que les utilisateurs et les publicitaires ont déjà un choix considérable sans être prisonniers. Sans parler du fait qu'ouvrir ces systèmes permettrait aux gens de « jouer » avec nos algorithmes pour manipuler les recherches et les évaluations de la qualité des publicités, en réduisant la qualité pour tout le monde.

Alors lorsque que vous créez un produit ou ajoutez de nouvelles fonctions, il faut vous demander : est-ce que rendre ce code open source va promouvoir un Internet ouvert ? Est-ce qu'il va augmenter le choix de l'utilisateur, du publicitaire et des partenaires ? Est-ce qu'il va en résulter une plus grande concurrence et davantage d'innovation ? Si c'est le cas, alors vous devriez passer le code en open source. Et quand vous le ferez, faites-le pour de bon ; ne vous contentez pas de le balancer dans le domaine public et puis de l'oublier. Assurez-vous que vous avez les ressources pour maintenir le code et que vos développeurs soient prêt à s'y consacrer. Le [Google Web Toolkit](#), que nous avons développé en public en utilisant un gestionnaire de bogues et un système de version publics, est ainsi un exemple de bonnes pratiques.

L'information ouverte

La création des standards ouverts et de l'open source a transformé le Web en un lieu où d'énormes quantités d'informations personnelles sont régulièrement mises en ligne : des photos, des adresses, des mises à jour... La quantité d'informations partagées et le fait qu'elles soient enregistrées à jamais impliquent une question qu'on ne se posait pas vraiment il y a quelques années : qu'allons-nous faire de ces informations ?

Historiquement, les nouvelles technologies de l'information ont souvent permis l'émergence de nouvelles formes de commerce. Par exemple, quand les marchands du bassin méditerranéen, vers 3000 avant JC ont inventé les sceaux (appelés bullae) pour s'assurer que leur cargaison atteindrait sa destination sans être altérée, ils ont transformé un commerce local en commerce longue distance. Des modifications semblables ont été déclenchées par l'apparition de l'écriture, et plus récemment, par celle des ordinateurs. À chaque étape, la transaction, un accord mutuel où chaque partie trouve son compte, était générée par un nouveau type d'information qui permettait au contrat d'être solidement établi.

Sur le Web la nouvelle forme de commerce, c'est l'échange d'informations personnelles contre quelque chose qui a de la valeur. C'est une transaction à laquelle participent des millions d'entre nous chaque jour et qui a d'énormes avantages potentiels. Un assureur automobile peut surveiller les habitudes de conduite d'un client en temps réel et lui donner un bonus s'il conduit bien, un malus dans le cas contraire, grâce aux informations (suivi GPS) qui n'étaient pas disponibles il y a seulement quelques années. C'est une transaction tout à fait simple, mais nous rencontrerons des cas de figure bien plus délicats.

Supposons que votre enfant ait une allergie à certains médicaments. Est-ce que vous accepteriez que son dossier

médical soit accessible par une seringue intelligente en ligne qui empêcherait un médecin urgentiste ou une infirmière de lui administrer accidentellement un tel médicament ? Moi je pourrais le faire, mais vous pourriez décider que le bracelet autour de son poignet est suffisant (*NdT : voir [allergy bracelet](#)*). Et voilà le problème, tout le monde ne prendra pas la même décision, et quand on en vient aux informations personnelles nous devons traiter chacune de ces décisions avec le même respect.

Mais si mettre davantage d'informations en ligne peut être bénéfique pour tout le monde, alors leurs usages doivent être régis par des principes suffisamment responsables, proportionnés et flexibles pour se développer et s'adapter à notre marché. Et à la différence des technologies ouvertes, grâce auxquelles nous souhaitons développer l'écosystème d'Internet, notre approche de l'information ouverte est de créer la confiance avec les individus qui s'engagent dans cet écosystème (les utilisateurs, les partenaires et les clients). La confiance est la monnaie la plus importante en ligne, donc pour la créer nous adhérons à trois principes de l'information ouverte : valeur, transparence et contrôle.

La valeur

En premier lieu, nous devons créer des produits qui ont une valeur aux yeux des utilisateurs. Dans de nombreux cas, nous pouvons faire des produits encore meilleurs si nous disposons de davantage d'informations sur l'utilisateur, mais des problèmes de protection de la vie privée peuvent survenir si les gens ne comprennent pas quelle valeur ajoutée ils obtiennent en échange de leurs informations. Expliquez-leur cette valeur cependant, et le plus souvent ils accepteront la transaction. Par exemple, des millions de gens laissent les organismes de cartes de crédit retenir leurs informations au moment de l'achat en ligne, en échange cela leur évite d'utiliser de l'argent liquide.

C'est ce que nous avons fait lorsque nous avons lancé [Interest-Based Advertising](#) (la publicité basée sur l'intérêt des utilisateurs) en mars. L'IBA rend les publicités plus pertinentes et plus utiles. C'est une valeur ajoutée que nous avons créée, basée sur les informations que nous collectons. L'IBA comprend aussi un [gestionnaire de préférences](#) de l'utilisateur qui lui explique clairement ce qu'il obtiendra en échange de ses informations, qui lui permet de se désengager ou de régler ses paramètres. La plupart des gens parcourant le gestionnaire de préférences choisissent de régler leurs préférences plutôt que de se désinscrire parce qu'ils ont pris conscience de l'intérêt de recevoir des publicités ciblées.

Telle devrait être notre stratégie : dire aux gens, de façon explicite et en langage clair, ce que nous savons d'eux et pourquoi il leur est profitable que nous le sachions. Vous croyez peut-être que la valeur de nos produits est tellement évidente qu'elle n'a pas besoin d'être expliquée ? Pas si sûr.

La transparence

Ensuite, il nous faut permettre aux utilisateurs de trouver facilement quelles informations nous collectons et stockons à travers tous nos produits. Le tableau de bord Google est à ce titre un énorme pas en avant (NdT : le [Google Dashboard](#)). En une page, les utilisateurs peuvent voir quelles données personnelles sont retenues par tel produit Google (ce qui couvre plus de 20 produits, notamment Gmail, YouTube et la recherche) et où ils peuvent contrôler leurs paramètres personnels. Nous sommes, à notre connaissance, la première entreprise sur Internet à offrir un tel service et nous espérons que cela deviendra la norme. Un autre exemple est celui de notre [politique de confidentialité](#), qui est rédigée pour des être humains et non pour des juristes.

Nous pouvons cependant en faire plus encore. Tout produit qui récolte des informations sur les utilisateurs doit apparaître

sur le tableau de bord. S'il y est déjà, vous n'en avez pas fini pour autant. À chaque nouvelle version ou nouvelle fonctionnalité, demandez-vous si vous ne devriez pas ajouter quelques nouvelles informations au tableau de bord (peut-être même des informations sur les utilisateurs publiquement disponibles sur d'autres sites).

Réfléchissez aux moyens de rendre vos produits plus transparents aussi. Quand vous téléchargez une application pour Android, par exemple, votre appareil vous dit à quelles informations l'application pourra accéder, concernant votre téléphone et vous-même, et vous pouvez alors décider si vous souhaitez ou non poursuivre. Pas besoin de faire une enquête approfondie pour trouver quelles informations vous divulguerez, tout est écrit noir sur blanc et vous êtes libre de décider (*NdT : allusion à peine voilée aux récents problèmes rencontrés par l'iPhone sur le sujet*). Votre produit entre dans cette catégorie ? Comment la transparence peut-elle servir la fidélisation de vos utilisateurs ?

Le contrôle

Nous devons toujours donner le contrôle final à l'utilisateur. Si nous avons des informations sur lui, comme avec l'IBA, il devrait être facile pour lui de les supprimer et de se désinscrire. S'il utilise nos produits et stocke ses contenus chez nous, ce sont ses contenus, pas les nôtres. Il devrait être capable de les exporter et de les supprimer à tout moment, gratuitement, et aussi aisément que possible. Gmail est un très bon exemple de ce processus puisque nous proposons une redirection gratuite vers n'importe quelle adresse. La possibilité de changer d'opérateur est cruciale, donc au lieu de bâtir des murs autour de vos produits, bâtissez des ponts. Donnez vraiment le choix aux utilisateurs.

S'il existe des standards pour gérer les données des utilisateurs, nous devons nous y conformer. S'il n'existe pas de standard, nous devons travailler à en créer un qui soit

ouvert et profite au Web tout entier, même si un standard fermé nous serait plus profitable (souvenez-vous que ce n'est pas vrai !). Entretemps nous devons faire tout notre possible pour que l'on puisse quitter Google aussi facilement que possible. Google n'est pas l'Hôtel California (*NdT : en référence à la célèbre [chanson](#) des Eagles*), vous pouvez le quitter à tout moment et vous pouvez vraiment partir, pour de bon !

Comme le signalait Eric dans une note stratégique « nous ne prenons pas les utilisateurs au piège, nous leur facilitons la tâche s'ils veulent se tourner vers nos concurrents ». On peut comparer cette politique aux sorties de secours dans un avion, une analogie que notre PDG apprécierait. Vous espérez n'avoir jamais à les utiliser, mais vous êtes bien content qu'elles soient là et seriez furieux s'il n'y en avait pas.

Voilà pourquoi nous avons une équipe, le Data Liberation Front (dataliberation.org) (*NdT : le Front de Libération des Données*), dont le travail consiste à rendre la « désinscription » facile. Leurs derniers hauts faits : Blogger (les gens qui choisissent de quitter Blogger pour un autre service peuvent facilement emporter leurs données avec eux) et les Docs (les utilisateurs peuvent maintenant rassembler tous leurs documents, présentations, feuilles de calcul dans un fichier compressé et le télécharger). Créez vos produits en ayant ceci à l'esprit. Vous pouvez le faire grâce à une bonne API publique (*NdT : interface de programmation*) répertoriant toutes les données de vos utilisateurs. N'attendez pas d'être en version 2 ou 3, discutez-en le plus tôt possible et faites-en une fonctionnalité dès le démarrage de votre projet.

Lorsque les journalistes du *Guardian* (un quotidien anglais de premier ordre) ont [rendu compte des travaux](#) du Data Liberation Front, ils ont déclaré que c'était « contre-intuitif » pour ceux qui sont « habitués à la mentalité fermée des guerres commerciales passées ». Ils ont raison, c'est contre-intuitif

pour les gens qui sont restés coincés dans leur conception d'école de commerce, mais si nous faisons bien notre travail, ce ne sera plus le cas. Nous voulons faire de l'ouverture la norme. Les gens vont s'y habituer doucement, ensuite elle deviendra la norme et ils l'exigeront. Et s'ils ne l'obtiennent pas cela ne leur plaira pas. Nous considérerons notre mission accomplie lorsque l'ouverture ira de soi.

Plus c'est grand, mieux c'est

Les systèmes fermés sont bien définis et génèrent du profit, mais seulement pour ceux qui les contrôlent. Les systèmes ouverts sont chaotiques et génèrent du profit, mais seulement pour ceux qui les comprennent bien et s'adaptent plus vite que les autres. Les systèmes fermés se développent vite alors que les systèmes ouverts se développent plus lentement, si bien que parier sur l'ouverture nécessite de l'optimisme, de la volonté et les moyens de pouvoir se projeter sur le long terme. Heureusement, chez Google nous avons ces trois atouts.

En raison de notre dimension, de nos compétences et de notre appétit pour les projets ambitieux, nous pouvons relever des défis importants nécessitant de lourds investissements sans perspective évidente de rentabilité à court terme. Nous pouvons photographier toutes les rues du monde pour que vous puissiez explorer le quartier autour de l'appartement que vous envisagez de louer, à plusieurs milliers de kilomètres de chez vous. Nous pouvons numériser des milliers de livres et les rendre largement accessibles (tout en respectant les droits des auteurs et des éditeurs). Nous pouvons créer un système de mail qui vous donne un gigaoctet d'espace de stockage (maintenant plus de 7 gigas, en fait) au moment où tous les autres services ne vous procurent guère qu'une petite fraction de ce volume. Nous pouvons traduire instantanément des pages Web dans n'importe quelle des 51 langues disponibles. Nous pouvons traiter des recherches de données qui aident les agences de santé publiques à détecter plus tôt les pics d'épidémie grippale. Nous pouvons élaborer un navigateur plus

rapide (Chrome), un meilleur système d'exploitation pour mobile (Android), et une plateforme de communication entièrement nouvelle (Wave), et puis nous pouvons ouvrir tout cela pour que le monde entier puisse innover sur cette base, afin de la personnaliser et l'améliorer.

Nous pouvons réaliser tout cela parce que ce sont des problèmes d'information et que nous avons des spécialistes en informatique, en technologie, et les capacités informatiques pour résoudre ces problèmes. Quand nous le faisons, nous créons de nombreuses plateformes, pour les vidéos, les cartes, les mobiles, les ordinateurs personnels, les entreprises, qui sont meilleures, plus compétitives et plus innovantes. On nous reproche souvent d'être de trop « gros », mais parfois être plus gros nous permet de nous attaquer à ce qui semble impossible.

Tout ceci sera pourtant vain si nous négocions mal le virage de l'ouverture. Il nous faut donc nous pousser nous-mêmes en permanence. Est-ce que nous contribuons à des standards ouverts qui bénéficient à l'industrie ? Qu'est-ce qui nous empêche de rendre notre code open source ? Est-ce que nous donnons à nos utilisateurs davantage de valeur, de transparence et de contrôle ? Pratiquez l'ouverture autant que vous le pouvez et aussi souvent que possible, et si quelqu'un se demande si c'est la bonne stratégie, expliquez-lui pourquoi ce n'est pas simplement une bonne stratégie, mais la meilleure qui soit . Elle va transformer les entreprises et le commerce de ce tout début du siècle, et quand nous l'aurons emporté nous pourrons effectivement ré-écrire les topos des écoles de commerce pour les décennies à venir.

Un Internet ouvert transformera notre vie tout entière. Il aura le pouvoir d'apporter les informations du monde entier jusque dans le creux de la main de chacun et de donner à chacun le pouvoir de s'exprimer librement. Ces prédictions étaient dans un e-mail que je vous ai envoyé au début de cette année (repris ensuite dans un [billet](#) du blog) et qui vous

décrivait ma vision du futur d'Internet. Mais maintenant je vous parle d'action, pas de vision. L'Internet ouvert a ses détracteurs, des gouvernements désirant en contrôler l'accès, des entreprises luttant dans leur intérêt exclusif pour préserver le statu quo. Ces forces sont puissantes et si elles réussissent, nous allons nous retrouver entravés dans un Internet fragmenté, stagnant, à coût élevé et à faible concurrence.

Nos compétences et notre culture nous offrent l'occasion et nous donnent la responsabilité d'empêcher que cela n'arrive. Nous croyons que la technologie a le pouvoir de répandre l'information. Nous croyons que l'information a le pouvoir d'améliorer les choses. Nous croyons que la majorité ne profitera de cette révolution que grâce à l'ouverture. Nous sommes des techno-optimistes confiants dans l'idée que le chaos de l'ouverture profite à tout le monde. Et nous nous battons pour la promouvoir en toutes occasions.

L'ouverture l'emportera. Elle l'emportera sur Internet et gagnera par effet boule de neige beaucoup de domaines de notre vie. L'avenir des gouvernements est la transparence. L'avenir du commerce est l'information réciproque. L'avenir de la culture est la liberté. L'avenir de l'industrie du divertissement est l'interactivité. Chacun de ces futurs dépend de l'ouverture d'Internet.

En tant que chefs de produits chez Google, vous élaborerez quelque chose qui nous survivra à tous, et personne ne sait dans quelles directions Google poursuivra son développement, ni à quel point Google va changer la vie des gens. Dans cette perspective, nous sommes comme notre collègue Vint Cerf, qui ne savait pas exactement combien de réseaux feraient partie de ce fameux « Internet » et qui l'a laissé ouvert par défaut. Vint a certainement eu raison. Je crois que le futur nous donnera raison aussi.

Notes

[1] Crédit photo : [Zach Klein](#) (Creative Commons By)

L'avenir libre de Bernard Stiegler ou gratuit de Jacques Attali ?

Un titre un peu caricatural pour un billet qui met simplement en parallèle deux récentes et intéressantes interviews vidéos, la première de [Jacques Attali](#), la seconde de [Bernard Stiegler](#).

Choisis ton camp camarade ? Pas vraiment, parce que les deux intellectuels n'abordent pas exactement le même sujet, bien qu'il soit à chaque fois question de l'avenir de nos sociétés (on remarquera qu'ils citent tous deux Wikipédia mais pas avec le même dessein).

Jacques Attali

La gratuité – Dans le cadre de l'émission [Conversation d'avenirs](#) sur [Public Sénat](#)

22 décembre 2009 – [URL d'origine de la vidéo](#)

Bernard Stiegler

Vers une économie de la contribution – En visite chez [Siné-Hebdo](#)

24 novembre 2009 – [URL d'origine de la vidéo](#)

Google : numéro 1 mondial de l'open source ?

Ah qu'il était doux et rassurant le temps de l'informatique à grand-papa où nous avions nos ordinateurs fixes qui se connectaient de temps en temps et où nous luttions avec confiance et enthousiasme contre le grand-méchant [Microsoft](#) !



Ce temps-là est révolu. Nous entrons dans une autre décennie et il se pourrait bien que le principal sujet de conversation de la communauté du logiciel libre dans les dix ans à venir ne soit plus Microsoft (symbole du logiciel propriétaire, j'ai mal à mes fichiers !) mais [Google](#) (symbole de l'informatique dans les nuages, j'ai mal à mes données personnelles !)^[1].

Firefox, bouffé par Chrome ? Ubuntu, court-circuité par Chrome OS ? Le Web tout entier se transformant petit à petit en un fort joli [Minitel 2.0](#) bourré de services Google à tous les coins de rue ? Ces différents scénarios ne relèvent pas forcément de la science-fiction.

Le problème c'est que nous n'avons plus un Microsoft en face d'une limpide ligne de démarcation. Le problème c'est que nous avons affaire à rien moins qu'au premier contributeur open source de la planète. Et cela rend légèrement plus complexe le positionnement...

La plus grande entreprise mondiale de l'open-source ? Google

[World's biggest open-source company? Google](#)

Matt Asay – 16 septembre 2009 – Cnet news

(Traduction Framalang : Julien et Cheval boiteux)

Red Hat est généralement considérée comme la principale société open source de l'industrie, mais c'est une distinction dénuée de sens parce qu'elle est inexacte. Alors que les revenus de Red Hat proviennent des logiciels open source que la société développe et distribue, d'autres entreprises comme Sun, IBM et Google écrivent et contribuent en réalité à beaucoup plus de code open source. Il serait temps d'arrêter de parler d'entreprises open source et de revenir à l'importance du code open source.

L'open source est de plus en plus le socle sur lequel reposent les entreprises d'internet et du logiciel. Myspace a dernièrement fait des vagues [en ouvrant les sources de Qizmt](#), un framework de calcul distribué (qui curieusement tourne sur Windows Server) qui active la fonction « Personnes que tu pourrais connaître » du site. Mais Myspace, comme l'a noté [VentureBeat](#), n'a fait que rattraper [la récente ouverture](#) des sources de Tornado par Facebook.

Aucun d'eux ne le fait pour marquer des points auprès des utilisateurs branchés. S'ils le font, c'est [motivé par leurs propres intérêts](#), qui nécessitent de plus en plus souvent d'inciter des communautés de développeurs à adopter et étendre leurs propres applications et services Web.

C'est également un moyen d'améliorer la qualité des logiciels. En adoptant les projets open source d'une entreprise, puis en l'étendant à travers ses propres logiciels open source, la qualité collective de l'open source est forte et croissante, comme le note [Kit Plummer d'Accenture](#).

C'est cette compréhension de l'intérêt qu'il apporte et la qualité qui en découle qui a fait de l'open source une architecture essentielle pour potentiellement tous les logiciels commerciaux, ce qui signifie que Red Hat et d'autres entreprises qui ne font que de l'open source ne sont désormais plus le centre de cet univers.

Le noyau Linux est composé de [11,5 millions de lignes de code](#), dont Red Hat est responsable [à hauteur de 12%](#) (mesuré en termes de lignes de code modifiées). Même si l'on y ajoute le serveur d'applications JBoss Application Server (environ 2 autres millions de lignes de code) et d'autres projets Red Hat, on obtient toujours un total inférieur à d'autres acteurs.

Prenons Sun, par exemple. C'est le principal développeur derrière Java (plus de [6.5 millions de ligne de code](#)), Solaris (plus de 2 millions de lignes de code), OpenOffice (environ 10 millions de lignes) et d'autres projets open source.

Ou bien IBM, qui a contribué à lui seul à [12,5 millions de lignes pour Eclipse](#), sans parler de Linux (6.3% du total des contributions), Geronimo, et un large éventail d'autres projets open source.

Google, cependant, est la société la plus intéressante de toutes, car elle n'est pas une entreprise de logiciels en soi. J'ai interrogé [Chris DiBona](#), responsable des programmes open source et secteur public de Google, [à propos des contributions de la société](#) dans le domaine de l'open source (NdT : Cf [Tout, vous saurez tout sur Google et l'Open Source](#) sur le Framablog). Voici sa réponse :

Au bas mot, nous avons libéré environ 14 millions de lignes de code. Android dépasse les 10 millions de lignes, puis vous avez Chrome ([2 millions de lignes](#), [Google Web Toolkit \(300 000 lignes\)](#)), et aux alentours d'un projet par semaine sorti au cours des cinq dernières années. Vous avez ainsi

quelques centaines d'employés Google qui patchent sur une base hebdomadaire ou mensuelle.

Si DiBona se garde bien de suggérer que Google soit devenu le premier contributeur open source (« disons que nous sommes *parmi* les premiers »), [c'est néanmoins probablement le cas](#), en particulier lorsque l'on considère ses autres activités open source, incluant [Google Code](#), l'hébergement du plus grand dépôt peut-être de projets open source, avec plus de 250 000 projets hébergés, dont au moins 40 000 sont actifs, sans parler de son [Summer of Code](#). Après tout, les lignes de code, bien que fondamentalement utiles, ne sont pas nécessairement la meilleure mesure de la valeur d'une contribution à l'open source.

En fait, Patrick Finch de la fondation Mozilla [estime](#) que la meilleure contribution de Google à l'open source n'a probablement rien à voir avec l'écriture de nouveau code :

La plus grande contribution de Google à l'open-source n'est sans doute pas du code, mais de prouver que vous pouvez utiliser Linux à grande échelle sur des machines démarquées (NdT : whitebox hardware).

C'est une étape importante, et qui souligne le fait que le label « entreprise open source » est devenu quelque peu obsolète. Google ne se présente pas, à juste titre, comme une entreprise open source. L'open source fait simplement partie de leur stratégie pour distribuer des logiciels qui vont aider à vendre davantage de publicité.

Sun a tenté de se transformer en entreprise open source, mais une fois que son acquisition par Oracle aura été finalisée, cette dernière ne va certainement pas prendre ce label. Pas parce que c'est un mauvais label, mais simplement parce qu'il n'est plus pertinent.

Toutes les entreprises sont désormais des entreprises open source. Ce qui signifie aussi qu'aucune ne l'est. L'open source est simplement *un* élément parmi d'autres de la politique de développement et de croissance de ces entreprises, que l'on s'appelle Red Hat, Microsoft, Google ou Facebook.

Et étant donné que les entreprises du Web comme Google n'ont pas besoin de monétiser directement l'open source, on va en fait avoir l'occasion à l'avenir de voir encore plus de code open source émerger de la part de ces sociétés que ce qui a déjà été réalisé par ces traditionnelles « entreprises de logiciels open-source » que sont Red Hat, Pentaho ou MySQL.

Notes

[1] Crédit photo : [Austin Ziegler](#) (Creative Commons By-Sa)

Le logiciel libre et le mythe de la méritocratie

En janvier 2008, Bruce Byfield écrivait, dans un article que nous avons traduit ici-même ([Ce qui caractérise les utilisateurs de logiciels libres](#)) : « La communauté du Libre peut se targuer d'être une [méritocratie](#) où le statut est le résultat d'accomplissements et de contributions ».



Deux ans plus tard, le même nous propose de sonder plus avant la véracité d'une telle assertion, qui ne va finalement peut-

être pas de soi et relève parfois plus du mythe savamment auto-entretenu.

Et de poser en guise de conclusion quelques pertinentes questions qui si elles trouvaient réponse participeraient effectivement à combler l'écart constaté entre la théorie et la pratique.

Nos propres discours n'en auraient alors que plus de consistance et de maturité^[1].

Les projets open source et le mythe de la méritocratie

[Open Source Projects and the Meritocracy Myth](#)

*Bruce Byfield – 2 décembre 2009 – Datamation
(Traduction Framalang : Olivier et Cheval boiteux)*

« Ce n'est pas une démocratie, c'est une méritocratie. »

On trouve cette déclaration sur la page de [gouvernance d'Ubuntu](#), mais les notes de version de Fedora présentent quelque chose de similaire, tout comme la page [Why Debian for developers](#) et partout où l'essence des projets libres et open source (*NdT* : [FOSS](#)) est débattue.

La méritocratie est un mythe, une de ces histoires que la communauté des logiciels libres et open source aime se conter. Par *mythe* je n'entends pas *mensonge*, mais cette méritocratie est une histoire que les développeurs se racontent à eux-mêmes pour les aider à se forger une identité commune.

En d'autres termes, l'idée que les logiciels libres et open source sont une méritocratie est aussi vraie que de dire que les États-Unis sont une terre d'opportunité, ou que les scientifiques sont objectifs. Pour les membres de la communauté des logiciels libres et open source cette idée est primordiale dans leur perception du système et leur perception

d'eux-même, car ils ont foi en cette idée que le travail est récompensé par la reconnaissance de leurs pairs et l'attribution de plus de responsabilités

Afin de perdurer, il faut que le mythe renferme une part de vérité, et ainsi personne ne le remet en question. Des exceptions peuvent survenir, mais elles seront justifiées, voire niées.

Cependant, si les mythes de la communauté ne sont pas des mensonges, ils ne révèlent pas toute la vérité non plus. Ils sont souvent des versions simplifiées de situations bien plus complexes.

La méritocratie dans les logiciels libres et open source n'échappe, à mon avis, pas à ce constat. Selon le contexte, si vous contribuez dans un bon projet et faites les choses biens, l'aspect méritocratique des logiciels libres et open source s'ouvrira à vous, c'est souvent le cas.

Mais de là à dire que les communautés ne fonctionnent qu'au mérite, il y a un pas que je ne franchirai pas. Le mérite n'est qu'un facteur à prendre, parmi tant d'autres, le mérite seul ne vous accordera ni reconnaissance, ni responsabilités. Bien d'autres considérations, souvent ignorées, entrent en jeu.

Hypothèses contestables

En invoquant l'argument du mérite on tourne rapidement en rond, c'est l'un des problèmes d'une méritocratie. Une hiérarchie est déjà établie, oui, mais comment ? Au mérite. S'ils n'avaient pas de mérite, ils n'auraient pas leur place.

Pas besoin de chercher bien loin pour voir que seul le mérite ne compte pas dans la hiérarchie des logiciels libres et open source. Les fondateurs du projet, en particulier, ont tendance à conserver leur influence, peu importe l'importance de leurs dernières contributions... si tant est qu'ils contribuent

toujours au développement.

Par exemple, lorsque [Ian Murdock](#) fonda [Progeny Linux Systems](#) (entreprise pour laquelle j'ai travaillé) en 2000, il n'avait pas participé au projet Debian depuis quelques années. Et malgré cela, lorsque l'entreprise s'intéressa à Debian, son statut n'avait pas bougé. Tout portait à croire qu'il n'allait pas s'impliquer personnellement dans le projet et pourtant, s'il n'avait pas refusé la proposition, on lui aurait malgré tout attribué le titre de *Debian Maintainer* sans passer par le processus habituel.

Plus récemment, [Mark Shuttleworth](#) est devenu [dictateur bienveillant à vie](#) pour Ubuntu et Canonical, non pas à cause de ses contributions aux logiciels libres, mais parce qu'il disposait de l'énergie et de l'argent pour se propulser à ce rang. Sa position au sein d'Ubuntu ou de Canonical n'est pas remise en cause, mais toujours est-il qu'elle ne doit rien au mérite (au sens où l'entend la communauté), mais plutôt à son influence.

Et les leaders ne sont pas les seuls à gagner de l'influence pour des raisons autres que leur mérite. Dans les projets où certains contributeurs sont rémunérés et d'autres bénévoles, les contributeurs rémunérés ont presque toujours plus d'influence que les bénévoles. Dans certains cas, comme sur le projet OpenOffice.org, les contributeurs salariés peuvent presque entièrement éclipser les bénévoles.

D'autres projets, comme Fedora, repartissent l'influence plus équitablement, mais les contributeurs payés occupent souvent des postes à responsabilité. Par exemple, des dix membres du [comité d'administration de Fedora](#), sept sont des salariés de Red Hat. Idem pour openSUSE où trois des cinq [membres du comité](#) sont des employés de Novell, le principal sponsor du projet, et un autre est consultant spécialisé dans les produits Novell. Et la situation est similaire dans bon nombre d'autres projets.

Alors oui, vous allez me dire que les membres payés ont plus de temps à accorder à ces responsabilités. C'est juste, mais ce n'est pas le sujet. Le fait est que les membres payés occupent statistiquement plus de postes à responsabilité que les bénévoles. Et c'est toute le postulat de départ qui est remis en cause, on constate alors que votre statut dans le projet n'est pas directement déterminé par votre mérite.

D'autres moyens de se faire remarquer

La méritocratie semble être le système parfait en théorie. Mais le fait est que la théorie est rarement mise en pratique. Avant de le reconnaître, encore faut-il déjà définir ce qu'est le mérite, la communauté des logiciels libres et open source ne fait pas exception.

Bâtie sur le code, la communauté des logiciels libres et open source valorise principalement la capacité à coder, bien que les plus gros projets soient beaucoup plus variés : tests, rédaction de la documentation, traduction, graphisme et support technique. De nombreux projets, comme Fedora et Drupal, évoluent et tentent de gommer cet a priori, mais cela demeure vrai pour la plupart des projets. Ainsi, les noms connus dans les projets ou les personnes qui font des présentations lors des conférences sont majoritairement des développeurs.

Cet a priori est cependant justifié. Après tout, sans le code, le projet de logiciel libre ou open source n'existerait pas. Et pourtant, le succès du projet dépend autant des autres contributions que du code lui-même.

Et comme [le fait remarquer Kirrily Robert](#), blogueur chez Skud, même si certaines contributions sont moins estimées que d'autres, ça n'est pas une raison de les occulter complètement.

Par exemple, la personne la mieux placée pour écrire la documentation pourrait bien être le chef du projet, mais peut-

être alors a-t-il mieux à faire que de rédiger la documentation. Il vaut peut-être mieux qu'une autre personne, même moins douée, rédige la documentation. Dans ce cas, celui qui écrit la documentation devrait être remercié, non seulement pour son travail, mais aussi parce qu'il libère l'emploi du temps du chef du projet. Et pourtant ceci est rarement reconnu dans les projets de logiciels libres ou open source.

L'idée que le mérite soit remarqué, reconnu et récompensé est rassurante dans notre culture industrielle moderne. J'aurai même tendance à penser que c'est encore plus rassurant dans le cercle des logiciels libres et open source, dont de nombreux membres admettent être introvertis, voire même se diagnostiquent eux-mêmes comme étant victime du [syndrome d'Asperger](#).

Mais le mérite est-il toujours reconnu dans les logiciels libres et open source ? Voici ce que Noirin Shirley [écrit](#) à propos des obstacles à franchir par les femmes pour participer à cet univers :

Souvent, les valeurs reconnues dans une méritocratie deviennent rapidement le couple mérite/confiance en soi et obstination, dans le meilleur des cas. « Le travail bien fait ne vous apporte pas d'influence. Non, pour gagner de l'influence il faut faire du bon travail et bien s'en vanter, ou au minimum le rappeler à tout le monde régulièrement. » Les femmes échouent à cette étape là.

Shirley suggère ici qu'il faut non seulement être bon et régulier, mais il faut aussi savoir se rendre visible sur les forums, chats et listes de discussion, ainsi qu'aux conférences. Puisque les femmes sont apparemment conditionnées culturellement pour ne pas se mettre en avant, elles sont nombreuses à ne pas être à leur avantage dans un projet de logiciel libre ou open source (idem pour les hommes manquant

de confiance en eux). Si elles ne peuvent ou ne souhaitent pas s'auto-promouvoir un minimum, leurs idées peuvent passer inaperçues, être sous-estimées ou carrément écartées.

À l'inverse, selon la même logique, certains gagnent en autorité plus parce qu'ils sont sociables ou opiniâtres que pour ce qu'ils réalisent concrètement (j'ai quelques exemples en tête, mais je ne veux pas faire d'attaque personnelle).

Tout comme la démagogie peut pervertir la démocratie, l'auto-promotion peut pervertir la méritocratie. Si un projet n'y prend pas garde, il se retrouvera bien vite à accepter des contributions, non pas sur la base de leur qualité, mais à cause de la visibilité et de l'insistance de celui qui les propose.

L'attraction sociale et comment s'y soustraire

Dans *Le mythe de la méritocratie*, Stephen J. McNamee et Robert K. Miller, Jr. [avancent](#) que la méritocratie aux États-Unis est influencée par ce qu'ils nomment *l'attraction sociale*. Ce sont des facteurs comme l'origine sociale ou l'éducation qui peuvent modifier positivement ou négativement la perception qu'ont les autres de nos contributions.

D'après moi, l'attraction sociale touche aussi la communauté des logiciels libres et open source, pas simplement parce qu'elle fait partie de notre société industrielle moderne, mais pour des facteurs qui lui sont propres. Reconnaître son existence n'est pas forcément facile, mais ça n'est pas pour autant une remise en cause de la méritocratie dans les logiciels libres et open source. L'importance du travail réalisé par les contributeurs n'en est pas non plus amoindrie.

Au contraire, reconnaître l'existence de l'attraction sociale peut être un premier pas pour améliorer la méritocratie dans le monde des logiciels libres et open source.

Kirrily Robert émet une idée intéressante. À l'instar des

auditions anonymes où les musiciennes sont plus facilement choisies lorsque le sexe de la personne qui postule [n'est pas connu](#), Robert propose que les soumissions soient également anonymes afin que leur évaluation ne soit pas biaisée. Si l'augmentation des contributions féminines lui tient à cœur, ces soumissions anonymes pourraient aussi garantir que seul le mérite entre en ligne de compte pour chaque contribution.

Mais ce n'est là qu'une proposition. Si vous voulez que la communauté des logiciels libres et open source devienne véritablement méritocratique, alors elle doit avoir le courage se poser quelques bonnes questions.

Pour commencer, par quel autre moyen peut-on réduire l'importance de l'auto-promotion ? Comment peut-on s'assurer que les employés et les bénévoles soient réellement au même niveau ? Peut-on redéfinir le mérite pour qu'il ne reflète pas uniquement ce qui est lié au code, mais au succès global du projet ?

Répondre à ces questions n'affaiblira pas le principe du mérite. Au contraire, ce principe de base de la communauté devrait en ressortir renforcé, et mieux utilisé. Et c'est, sans aucun doute, ce que souhaite tout supporter des logiciels libres et open source.

Notes

[1] Crédit photo : [Banootah](#) (Creative Commons By)

Dis papa, pourquoi je ne peux

pas dessiner dans les musées ?

Dis papa chéri , pourquoi ne puis-je dessiner dans ce musée ? Parce que le « copyright » ma fille ! Oui, mais c'est quoi le « copyright », papa ? Euh... c'est une chose de grandes personnes, tu ne peux pas comprendre...



Fin du dialogue fictif entre un père et sa fille. Mais ce qui n'a rien de fictif c'est la situation étrange et pénétrante qui verrait un enfant interdit de prendre son crayon et son carnet pour le simple plaisir d'étudier et garder en mémoire ce qu'il a sous les yeux^[1].

Dieu soit loué, ce n'est pas le cas dans la majorité des musées et cela semble ne concerner que les expositions temporaires et non permanentes.

Il n'empêche que cela existe et en dit déjà long sur les dommages collatéraux désastreux de ces contrats juridiques qui, à trop vouloir se protéger, en arrivent à censurer un acte aussi inoffensif que celui-là.

Remarque : Ce n'est pas la première fois que le Framablog évoque Nina Paley (cf [Libération du film d'animation Sita Sings the Blues](#) et [The Copyright Song](#)).

Crayonner c'est copier. Copier c'est

voler. Bientôt : l'interdiction de respirer

[Sketching is copying; copying is stealing. Coming soon: no breathing](#)

*Karl Fogel – 29 octobre 2009 – QuestionCopyright.org
(Traduction Framalang : Julien)*

Ce n'est certainement pas une nouveauté pour les étudiants des Beaux-Arts, mais pour le reste d'entre nous c'est toujours étonnant de constater que des établissements culturels comme les musées marchent dans le mythe du « copier c'est voler » en interdisant les croquis.

Dans certains cas, par exemple lors d'expositions temporaires, les restrictions concernant la copie sont imposées par l'institution qui prête l'œuvre. Il serait alors intéressant de savoir combien de fois le prêteur impose ces restrictions sur des œuvres qui ne sont pas sous copyright, ou qui autrement ne seraient pas restreintes.

[Nina Paley](#) a recueilli quelques exemples à la volée. Vous en connaissez d'autres ?

[Le Philadelphia Museum of Art](#)

« Tous les croquis dans les galeries d'exposition ou des œuvres prêtées sont interdits »

D'après la formulation, ceci s'applique à toute oeuvre en prêt, qu'elle soit dans le domaine public ou non. Quelqu'un a lancé une pétition pour obtenir que cette restriction soit levée, mais cela ne semble pas avoir abouti.

Le [Musée Royal de l'Ontario](#) : « Il est parfois interdit de dessiner à l'occasion de certaines expositions temporaires en raison d'ententes contractuelles avec les institutions ou les personnes qui nous prêtent des œuvres. ».

Ce serait bien s'ils affichaient ces accords sur le mur, à côté des autres informations qui concernent l'œuvre (et si les prêteurs ne souhaitent pas voir cela affiché peut-être devraient-ils se demander pourquoi).

Le Morris Museum of Art

« Exécuter des croquis des œuvres exposées dans les galeries permanentes du musée à des fins éducatives est autorisé. Faire des croquis ou dessiner à l'intérieur du Morris Museum of Art à des fins de revente ou de reproduction est strictement interdit. ... Des restrictions supplémentaires peuvent s'appliquer sur le crayonnage de peintures et d'objets prêtés par d'autres musées. Veuillez vérifier auprès d'un représentant du musée avant de faire des croquis dans les galeries. Il vous sera demandé de signer un formulaire d'autorisation de dessiner et de vous conformer aux règles du musée. »

Par où commencer ? La revente ou la reproduction sont strictement interdites ? On se demande comment les conservateurs du Morris Museum ont reçu leur éducation artistique. Ont-ils réussi à visiter personnellement chaque musée où était exposée une œuvre qu'ils souhaitaient voir ? Et un formulaire « d'autorisation de dessiner » ! L'adjectif « orwellien » est galvaudé, mais parfois c'est le seul mot qui convient. Soyez heureux d'avoir déjà signé votre formulaire d'autorisation de penser.

La National Gallery of Victoria (Australie)

« Les croquis et la prise de notes sont permis dans les zones d'expositions temporaires et de collections permanentes de la National Gallery of Victoria. Cette politique est soumise à l'appréciation des prêteurs individuels ou institutionnels, à condition que les conditions suivantes soient respectées : ... Il est important de noter que certains prêteurs individuels ou institutionnels peuvent interdire le crayonnage et la

prise de notes dans le cadre des conditions exposées dans les accords de prêt et/ou des contrats d'exposition selon les termes d'une indemnité gouvernementale ou police d'assurance. Dans ces circonstances, le commissaire de l'exposition donnera des instructions spécifiques au personnel de sécurité. Nous demandons à tous les visiteurs de comprendre que dans ces circonstances la National Gallery of Victoria n'a pas d'autre choix que de se conformer aux conditions fixée par les prêteurs. »

De toutes les conditions exposées ici, celle-ci semble la plus raisonnable. Le texte complet montre qu'ils sont en priorité soucieux du public, et quand il s'agit de restrictions imposées par les prêteurs, la galerie admet plus ou moins ouvertement qu'elle regrette que ces restrictions soient toujours nécessaires. Cette politique résulte apparemment en partie d'une protestation du [Free Pencil Movement](#), félicitations à eux pour cette action couronnée de succès. Encore une fois, j'espère que la National Gallery affichera les termes exacts des restrictions demandées par les prêteurs juste à côté des œuvres concernées.

La mentalité du « Copier c'est voler » peut créer des situations terriblement étranges. Ce [post de 2005](#) sur BoingBoing rapporte l'histoire d'une élève de CE1 qui dessinait au North Carolina Museum of Art : « Un gardien du musée a dit aux parents de Julia que faire des croquis était interdit parce que les grands chefs d'oeuvres sont protégés par le copyright, un concept que la jeune Julia ne comprenait pas avant que sa mère ne lui explique le terme ».

Ne t'inquiète pas Julia, tu n'es pas la seule.

Notes

[1] Crédit photo : [SC Fiasco](#) (Creative Commons By)

Microsoft et la bio-informatique open source : c'est pas encore ça !

Rien à faire, la culture propriétaire est dans l'ADN de Microsoft.



Quand bien même, avec sa nouvelle [Microsoft Biology Foundation](#), la société décide de montrer a priori patte blanche, ou plutôt « patte open source » à une communauté scientifique (ici la [bio-informatique](#)) de plus en plus consciente de ce qui est bon pour elle.

Espérons du coup qu'elle ne sera pas dupe. C'est ce qui vient nous rappeler avec causticité Glyn Moody sur son blog^[1].

Les implants biologiques de Microsoft

[Microsoft's Biological Implants](#)

Glyn Moody – 6 novembre 2009 – Open...

(Traduction Framalang : Julien et Cheval boiteux)

Microsoft se montre à la hauteur de ses vieilles ficelles consistant à offrir de jolies babioles aux naïfs avec la

Microsoft Biology Foundation :

La communauté bio-informatique a développé une solide tradition de développement ouvert, de partage de code et de support multi-plateforme, et un certain nombre de boîtes à outils (NdT : toolkits) spécifiques à chaque langage sont désormais disponibles. Ces boîtes à outils sont précieuses à la communauté, en promouvant le partage du code et en établissant des standards de fait.

La Microsoft Biology Foundation (MBF) est une boîte à outils générique pour la bio-informatique construite comme une extension pour le framework .NET. Actuellement, il met en oeuvre une gamme d'analyseurs syntaxiques pour les formats de fichiers communs dans la bio-informatique ; une série d'algorithmes permettant de manipuler des séquences d'ADN, d'ARN et de protéines; et un ensemble de connecteurs à des services Web de biologie comme NCBI BLAST. MBF est disponible sous une licence open source, et les exécutables, le code source, les applications de démonstration ainsi que la documentation sont téléchargeables gratuitement depuis le lien ci-dessous.

J'aime beaucoup la transition de « solide tradition de développement ouvert, de partage de code et de support multi-plateforme » à « tenez, allez faire mumuse avec ces joujoux du framework .NET remplis de brevets ».

Le problème étant, évidemment, qu'une fois que vous avez consciencieusement installé le framework .NET, avec tous les brevets que Microsoft prétend détenir dessus, et que vous vous y retrouvez enfermé par les usages et habitudes qui y sont liés, vous faites partie de l'écosystème contrôlé par Microsoft. Et vous allez probablement y rester, étant donné que Microsoft n'essaye même pas de promettre que cette camelote sera portée sur d'autres plateformes.

Parce que, sous le titre trompeur « multi-plateforme et

interopérabilité », il est dit :

MBF fonctionne bien sur le système d'exploitation Windows et avec un éventail de technologies Microsoft.

Ouais ? Et qu'en est-il des technologies et systèmes d'exploitation non-Microsoft ?

Nous avons l'intention de travailler avec la communauté de développeurs pour profiter de l'extensibilité de MDF et supporter un nombre croissant d'outils Microsoft et non-Microsoft à mesure que le projet se développe.

Bien, mais ça n'a aucun rapport avec le fait d'être multi-plateforme : ils disent juste que ça va fonctionner avec d'autres outils – la belle affaire.

Si j'étais un biologiste, je me sentirais insulté par cette tentative à peine déguisée de faire rentrer de tels logiciels remplis de brevets au sein de la communauté bio-informatique, qui a une longue et glorieuse tradition d'usage et de soutien au logiciel libre, qui est réellement libre et réellement multi-plateforme, ce qui signifie tenter d'enfermer l'une des communautés les plus florissantes et dynamiques du monde logiciel.

Notes

[1] Crédit photo : [Mikelo](#) (Creative Commons By-Sa)

Cessons les incivilités dans le métro parisien !

En me rendant chez mes parents à Paris pour la Noël...



Station : La Motte-Piquet – Grenelle.

Vente liée : Un reportage exemplaire de France 3 Bretagne

[Lu](#) sur le site de l'[AFUL](#) : Éric Magnien, qui a [gagné deux fois](#) en justice contre le constructeur ASUS (lire le [commentaire détaillé de la décision de justice](#) par Me Frédéric Cuif), s'exprime dans le journal télévisé 19-20 de France 3 Bretagne le 21 décembre 2009 : [Un Morbihannais en lutte contre Windows](#), par Géraldine Lassalle.



-> La [vidéo](#) au format webm

Transcript

Voix off : C'est un combat semblable à celui de David contre Goliath. Dans le rôle de David, Éric Magnien, régisseur de théâtre lorientais, dans le rôle de Goliath, le fabricant d'ordinateur Asus. Tout commence en mai 2008 quand Eric décide de s'acheter un ordinateur.

Éric Magnien : Je voulais acheter un ordinateur, mais je ne voulais pas des logiciels qui étaient installés avec, parce que j'utilisais déjà avec un autre ordinateur des logiciels libres, donc sous Linux.

Voix off : Pourtant Éric n'a pas le choix. il doit acheter l'ordinateur avec avec le système d'exploitation de Microsoft déjà installé. Il décide alors de demander au constructeur le remboursement des logiciels Windows dont il n'a pas besoin.

Éric Magnien : Il me demandait à ce que je renvoie l'ordinateur à mes frais, à leur service après-vente à Paris, pour effacer totalement le disque dur et enlever l'étiquette de Windows. Donc c'était totalement inacceptable, pour un

remboursement de 40 euros alors que dans le commerce ces mêmes logiciels coutaient 205 euros.

Voix off : S'engage alors une bataille juridique qui va durer plus d'un an. Avec l'aide de l'Association Francophone des Utilisateurs de Logiciels Libres (AFUL), Éric rassemble tous les éléments démontrant l'abus dont il est victime. Face à lui une armée d'avocats experts, un combat inégal mais Éric sait qu'il est légitime. En août 2009 la justice condamne le constructeur.

Éric Magnien : C'est une procédure longue, difficile mais nécessaire, et qui vaut le coup parce que c'est notre droit. On a le droit d'obtenir réparation de ce genre de choses, on a le droit d'obtenir le remboursement de ces licences. Et donc c'est aussi pour une certaine idée du droit, de la justice, que j'ai été jusqu'au bout de la démarche.

Voix off : La décision de justice rendu par le tribunal de Lorient pourrait bien décider d'autres consommateurs à faire valoir leurs droits. Le 2 décembre dernier, la société Acer a été condamnée pour la cinquième fois pour des faits similaires.